

I. La confiance : une question d'habitude ?

La confiance est une expérience que nous faisons très régulièrement. Nous savons, à peu près, à qui nous l'accordons, et surtout, à qui nous ne la donnerions pas. Nous savons également que notre confiance est précieuse, car nous ne la donnons pas facilement et à peu de personnes. Elle est rare et difficile, et quand nous faisons confiance à quelque chose ou à quelqu'un, nous le faisons, le plus souvent, sans trop nous poser de question.

Mais que savons-nous de la confiance ? Qu'en savons-nous vraiment ? Si réellement, nous en faisons régulièrement l'expérience, nous n'en savons pas grand chose de ces expériences, sinon la déception ressentie quand nous avons été trahis. Mais n'est-ce pas là, la première chose à dire sur la confiance : elle serait un pari plus ou moins risqué.

Ce sentiment de trahison est celui que Saint Augustin a ressenti à la mort de son ami. Une trahison, car il a d'abord pensé que Dieu le trahissait : « Qu'avez-vous fait alors, mon Dieu, et comme l'abîme de vos jugements est insondable » (*Confessions*, IV, 4).

C'est pourtant en Dieu que Saint Augustin cherche son réconfort, en qui il donne toute sa confiance pour surmonter sa peine. En Dieu explique-t-il, le chrétien peut avoir toute confiance : « Il n'a pas voulu demeurer longtemps avec nous, écrit-il, mais il ne nous a pas abandonnés » (*Confessions*, IV, 12).

Pour Saint Augustin, même lorsque le chrétien se sent trahi, il peut avoir toute confiance en Dieu.

La confiance serait donc une question d'attitude, et dans ce registre d'une morale religieuse, la confiance est de l'ordre du devoir, comme l'exprime Saint Thomas d'Aquin. L'homme chrétien doit se montrer digne de la confiance de Dieu, en obéissant à la parole divine, et en ce sens, il aura confiance en Dieu.

Par obéissance, il faut comprendre que la foi est au-dessus de l'homme chrétien et la parole de Dieu est l'autorité. Il devient digne de la confiance de Dieu en se conformant aux obligations de la foi.

Mais cette conformité ne se confond avec la crainte. Autrement dit, l'homme chrétien ne fait pas confiance en Dieu par peur des représailles, mais parce que Dieu est espérance, comme l'a exprimé Saint Augustin, et cet espoir n'est possible qu'en se conformant aux obligations de la foi.

Si la confiance se fixe sur un espoir, elle se fixe donc en même temps sur quelque chose qui n'est pas encore là. En effet, l'espoir ou l'espérance est un état de l'esprit tourné vers le futur et donc, comme ce que nous espérons est futur, ce que nous espérons n'existe pas encore. En ce sens, l'espoir et l'espérance porte sur quelque chose d'invisible et surtout, d'incertain.

Le salut de l'homme chrétien, comme celui exposé par Saint Augustin, peut arriver ou ne pas arriver. S'il n'est pas digne de la confiance de Dieu, son salut n'arrivera pas. Autant dire qu'en dépit de la confiance qu'il met lui-même dans sa foi, l'homme chrétien est dépendant de la bonté de Dieu envers lui.

Il en va de même dans nos relations avec autrui. Quand nous lui faisons confiance, nous nous remettons à lui, sans l'assurance que tout se passera bien, enfin, avec l'inquiétude que les choses puissent mal se passer.

Exemple de la fable de la grenouille et du scorpion.

Nous espérons beaucoup de la bonne volonté de celui en qui nous mettons notre confiance. Faire confiance, c'est se mettre en danger, comme l'illustre donc cette fable.

Mais selon qu'autrui est un familier de nous, ou un étranger, comme dans la situation entre un malade et le médecin, notre façon d'accorder notre confiance est différente.

Ceux que nous avons pour habitude de fréquenter sont connus de nous comme des personnes dignes de notre confiance ou non. Nous le savons, car nous connaissons les caractéristiques de ces personnes familières qui nous

laissent penser que, tout bien considéré, celle-ci ou celle-là se comportera dans le futur comme elle s'est comportée par le passé. L'avenir, en fonction de ce que nous savons d'elle, sera ou non le prolongement du passé.

Si, par expérience, nous savons que telle personne est fiable, par exemple, quand nous lui exprimons notre peine, nous aurons tendance à lui accorder notre confiance, car nous savons, par expérience, qu'elle n'en fera pas un mauvais usage.

Mais si par expérience, nous savons que telle personne n'est pas fiable, par exemple, parce que lui exprimant un jour notre peine, elle en a fait un mauvais usage, nous aurons tendance à ne pas lui accorder notre confiance.

Lorsque la confiance est donc le résultat d'une habitude avec autrui, l'incertitude de la fable de la grenouille et du scorpion semble absente. À partir d'une forme de savoir sur autrui, nous lui faisons confiance.

Mais nous confondons ici savoir et habitude, probabilité et certitude.

En réalité, ce savoir dont il question avec les personnes qui nous sont familières n'est pas un savoir, ou alors, c'est un pseudo-savoir. Il s'agit d'une habitude, d'une répétition de situations rencontrées, qui a introduit dans notre esprit l'idée qu'avec telle personne nous ne courrons aucun danger. Mais cela n'est pas réfléchi. Ce n'est pas le résultat d'un raisonnement. Ce n'est qu'une habitude. Et d'ailleurs, en prenant un peu de distance et si nous analysons plus en détail l'attitude de cette personne familière, nous trouverions rapidement des indices qui pourraient nuancer notre confiance.

De plus, l'habitude n'a aucun rapport avec la certitude. Une personne qui prend tous les jours la même route avec son véhicule se sent sûrement en sécurité sur cette route car il en connaît les moindres détails. D'ailleurs, sa vigilance faiblit chaque jour un peu plus, comme si l'imprévu ne pouvait plus jamais surgir.

En réalité, l'imprévu est toujours possible, même sur cette route dont nous avons l'habitude. Qu'il n'arrive rien en l'empruntant est une probabilité, issue de notre habitude de la prendre, mais aucunement une certitude.

Bref, même avec notre meilleur ami à qui nous faisons confiance, la trahison est toujours possible. L'incertitude existe bel et bien. Et cette confiance que nous lui faisons n'est peut-être qu'une opinion que nous avons de lui, et n'aurait aucun rapport avec la confiance.

Faire confiance, ce seront donc se mettre en danger. Faire le pari que le pouvoir que nous donnons à autrui quand nous lui faisons confiance ne se retournera pas contre nous.

C'est ce dont nous pouvons faire l'expérience quand nous accordons notre confiance à celui que nous ne connaissons pas, ou peu, ou mal.

II. La confiance en celui que je ne connais pas.

C'est typiquement le cas, dans la relation médicale dans laquelle le malade ne connaît pas le médecin. Et quand il consent au traitement que le médecin lui propose, il lui fait confiance en y consentant, car l'habitude ne lui est ici d'aucun secours.

Faire confiance, dans ce genre de situation, ce serait donc se confier à autrui avec beaucoup de choses qui échappent à la notre connaissance. Nous faisons d'abord confiance à ses compétences dues à sa fonction. S'il s'agit d'un médecin, nous faisons confiance à ses compétences en sa qualité de médecin. Nous le considérons, pour lui faire confiance, dans ses aptitudes dont nous n'avons, pour l'instant, aucune expérience. Notre confiance, pour l'instant, n'est qu'une pure théorie.

D'ailleurs, les médecins eux-mêmes expliquent combien il est difficile pour un malade faisant une rechute dans son cancer de redonner sa confiance dans la relation de soins.

S'engager dans un nouveau projet thérapeutique avec une personne qui n'a pas réussi la première fois à nous guérir est difficile. Mais cette situation montre toute l'indétermination quand nous faisons confiance à quelqu'un qui n'est pas un familier.

Cette confiance est de l'ordre du non contrôlable, du non maîtrisable. Elle présuppose un manque de savoir, une insuffisance de l'information. Et c'est parce que nous ne savons pas tout sur celui de qui nous dépendons, que nous lui faisons confiance.

Donc, à l'inverse de la cette dite « confiance » en ceux qui nous sont familiers, la vraie confiance semble concerner ceux qui ne nous sont pas familiers, autrement dit, ceux sur qui nous savons si peu de choses.

Or, quand on y réfléchit, ce sont des conditions dans lesquelles raisonnablement, nous ne voudrions pas faire confiance. Nous voulons, le plus souvent, donner notre confiance avec le moins de risques possibles.

À un ami qui nous demanderait conseil s'il peut faire confiance à quelqu'un qu'il vient de rencontrer, nous lui dirons rapidement qu'il ne doit pas donner sa confiance aux gens qu'il ne connaît pas.

Dans la relation médicale, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Quand un malade s'inscrit dans un projet avec des professionnels de la santé, c'est avec méconnaissance qu'il le fait.

Le sociologue Georg Simmel expliquait que la confiance se situe entre le savoir complet et l'absence de savoir et que « celui qui sait tout n'a pas besoin de faire confiance, celui qui ne sait rien ne peut raisonnablement même pas faire confiance » (Georg Simmel, *Sociologie*, Paris, 1999 pour la traduction française, p. 356).

Je pourrais dire les choses ainsi, avec gravité : dans de telles circonstances, la confiance ne peut jamais être pleinement fondée. Nous faisons confiance sans de réel fondement. Faire confiance, quand on ne sait pas à qui nous faisons confiance serait donc de la pure folie.

Mais le malade, en réalité, n'a pas d'autre choix. S'il veut que sa vie puisse trouver à nouveau un ancrage dans l'existence, il doit s'en remettre aux compétences du médecin, des professionnels dans leur ensemble, et faire confiance à cette équipe qui va porter avec lui le projet de la guérison.

Ce projet, de par la situation du malade, implique autrui, des autres personnes qui viennent avec leurs compétences respectives. Autrement dit, le projet, qu'il s'agisse du projet d'une guérison, ou de toute autre projet dans le parcours de soins, implique une collaboration entre le malade et les autres qui participent à la réalisation du projet.

Le projet d'une thérapeutique, par exemple, implique la bonne mise en œuvre des compétences médicales du médecin, tout autant que la bonne observance du traitement par le malade. Il y a donc collaboration.

Ainsi, aussi bien le malade donne sa confiance au médecin pour le soigner, que le médecin donne sa confiance au malade pour le suivi du traitement. L'un et l'autre sont dans un rapport d'interdépendance. Bref, il y a confiance, ou plutôt, il y a un besoin de confiance parce que la situation impose une relation.

Cette relation est asymétrique parce que le médecin est dans la position de celui qui peut aider le malade dans son projet. On pourrait dire qu'il se trouve dans une position de dominant, puisque sans son aide, le malade ne peut surmonter l'épreuve de la sa maladie.

Il en va de même quand on essaie d'introduire un projet éducatif. Le jeune admet donne sa confiance à l'enseignant, tout comme l'enseignant attend la coopération du jeune malade dans le déroulement du projet éducatif.

Or, le danger est en partie là : comment instaurer un rapport de confiance, alors même que nous sommes dans un rapport d'un dominant sur un dominé, c'est-à-dire, un rapport entre une personne qui a besoin, et une autre qui peut l'apporter ?

Ici, le mot « dominé » est un peu piège. Il ne s'agit pas de faire référence à une situation d'abus de pouvoir.

Mais on parle de domination pour expliquer que l'aidant a un rôle d'expert dans l'accomplissement du projet en question. L'aide qu'il peut apporter au malade le place dans un rapport privilégié par rapport au malade. C'est pourquoi, on dit que la relation entre l'aidant et l'aidé est une relation asymétrique. Et c'est parce que cette

relation est déséquilibrée que nous sommes légitimes pour parler de confiance. Car, c'est la confiance qui permet à cette relation de fonctionner, confiance de celui qui est plus vulnérable que l'autre, l'aidé, que l'aidant n'abusera pas de sa position de force.

C'est la confiance qui amène le jeune malade, par exemple, à s'en remettre à quelqu'un d'autre pour réaliser un projet éducatif.

Et cependant, la réalisation du projet dépend en grande partie de l'objectif qui ne peut être défini que par l'intéressé. En d'autres termes, le projet éducatif suppose que le jeune malade définisse son objectif. Si l'aidant peut l'aider, la définition de ce que veut le jeune malade dépend de lui seulement.

Mais il peut arriver que la nature qualitative du projet soit perçue positivement par le jeune malade et négativement par l'aidant, c'est-à-dire que le malade peut considérer que son bien-être se trouve dans le projet A, mais que l'aidant pense qu'il se trouve dans le projet B. Bref, la confiance au sein du projet dépendrait de la volonté de chacun de s'en remettre à l'autre pour réaliser un objectif spécifique au malade. La confiance impliquerait donc la capacité de chaque acteur à prendre en compte les positions subjectives et objectives des uns et des autres. La confiance, ce n'est pas avancer seul, c'est avancer avec les autres.

Et sur ce point, Kant a peut-être dit l'essentiel sur l'éducation. À mon sens, tout projet éducatif, pour qu'il inspire confiance les uns envers les autres, doit tenir compte de trois piliers nécessaires :

- Le soin (l'amour) : l'attention à l'autre, le souci pour l'autre, cette attention qui protège l'autre.
- La discipline (la loi au sens moral du terme) : tout projet, quel qu'il soit, doit se réaliser dans le respect mutuel, dans le respect de l'autre. Il y a des choses qui ne se font pas, même pour réaliser un projet.
- L'instruction (l'esprit critique) : un projet éducatif libère les esprits, il ne les enferme pas dans le conformisme.

Alors je crois que tout projet qui respecte ces trois piliers de l'éducation inspire la confiance.

Mais cette confiance-là a une temporalité très particulière.

Nous donnons notre confiance, alors même que le projet n'a pas commencé. Il y a donc un très grand déséquilibre dans la relation de confiance : en tant que malade, je dois d'abord m'engager, en donnant ma confiance, pour que l'autre, qui reçoit ma confiance, réalise le projet. Je donne sans recevoir. Autrement dit, au commencement de la confiance, il y en a un qui donne, sans rien avoir en retour tout de suite.

En d'autres termes, alors même que nous percevons d'abord la confiance comme un moment qui responsabilise autrui recevant notre confiance, nous comprenons que le premier engagement qui oblige quelqu'un est cette décision personnelle de faire confiance à autrui. Je fais donc confiance d'abord à moi, à ma décision, avant de faire confiance à l'autre. Je dois donc faire confiance d'abord à mes propres compétences à partir desquelles je décide que je peux faire confiance à l'autre.

Toute la confiance à autrui reposerait donc sur la confiance en soi. Donc avant de répondre à la question de savoir en qui puis-je avoir confiance, pour désigner les autres que moi-même pour faire confiance, se pose la question de savoir, puis-je avoir confiance en moi-même.

III. La confiance en soi.

Est-ce que toute la confiance, dont la confiance en autrui, ne reposerait pas là, sur cette confiance, quoi que difficile, j'en conviens, cette confiance en soi ?

Précisons tout de suite qu'il ne s'agit de faire référence à je ne sais quel manuel de bien-être personnel, ou de développement personnel.

Ce n'est pas non plus l'expression d'un repli sur soi, mais l'affirmation de soi comme sujet, comme une personne singulière, contre les tentatives de la société, plus ou moins affirmées, de nous fondre dans le même moule, celui du conformisme.

En effet, puisque la réalisation d'un projet, comme un projet éducatif, repose sur son adéquation avec le sujet au centre du projet, autrement dit le malade, la confiance en soi est une aversion à la conformité, c'est-à-dire que la confiance au cœur du projet tend vers l'affirmation du malade dans sa qualité de personne singulière.

Prenons un exemple, un peu difficile j'en conviens, mais qui me semble très parlant.

Après les attentats au journal Charlie Hebdo, nous avons tous vu, et nous nous en souvenons encore, de cette phrase « Je suis Charlie ». Elle est rapidement devenue une phrase commune, virale diront les jeunes d'aujourd'hui, reprises par des millions de personnes, dressant ainsi contre le terrorisme une forme de communauté qui lui résiste.

Ce qui est intéressant dans cet exemple, ce n'est pas la pensée de celui qui a inventé cette phrase, mais l'absence de pensée dans sa reprise par les millions d'autres, qui ont fusionné jusqu'à faire de cette phrase, une phrase slogan. Parmi toutes ces personnes qui l'ont reprise, combien savait réellement ce qu'elle signifiait.

Cette phrase a servi, nullement, dans l'affirmation de l'individualité de chaque personne qui la reprenait à son compte, mais à donner voix à une pensée conformiste puisque de toutes les personnes qui l'ont exprimé, une seule l'a réellement pensé : l'auteur. Penser, comme faire confiance à autrui, m'implique en première personne, implique une pensée en disant « Je », et nullement en affirmant le « Nous », autrement, penser la confiance en autrui passe avant par la confiance en soi.

Ceux qui, refusant ainsi cette forme de conformisme, en se ralliant à la phrase « Je ne suis pas Charlie », n'ont finalement rien fait de mieux que de se réfugier dans un autre conformisme : « Nous sommes tous d'accord pour ne pas être d'accord. »

En ce sens, la confiance en soi favorise plutôt l'élévation de chacun vers l'affirmation de sa propre singularité, que l'annihilation de soi dans une pensée commune. Faire confiance en autrui ne consiste pas à se défaire de soi.

Lorsque je fais confiance à quelqu'un, parce qu'ensemble nous allons réaliser un projet, et même si la participation d'autrui au projet est un élément capital, cette collaboration dépend intégralement de ma capacité d'exprimer la voix singulière, en donnant ma confiance à autrui.

Autrement dit, si la confiance en autrui repose sur la confiance que j'ai en moi-même, la confiance en autrui ne peut pas être contraire à l'élévation de ma personne singulière.

Le malade quand il fait confiance au médecin pour le traitement ne perd pas sa qualité de sujet. Faire confiance à autrui, ce n'est donc pas se destituer de son propre soi. C'est au contraire l'affirmer, c'est-à-dire, avoir confiance en soi.

Personne mieux qu'Emerson n'a décrit cette confiance.

Dans son essai la *Confiance en soi*, il explique comment, par la conversation avec autrui notamment, chaque individu peut gagner un meilleur état de lui-même.

Il ne s'agit pas d'atteindre une élite, mais de se dépasser pour atteindre un état de soi-même plus en accord avec soi-même. La confiance en soi se comprend comme une exploration morale, dans laquelle on recherche aussi ce que c'est que le bien, en même temps que ce qui est mieux pour soi.

Dans la réalisation d'un projet, celui-ci ne peut donc pas être contraire à la confiance de tous ceux qui participent au projet. Faire confiance ne supprime pas ma propre capacité de jugement, de sorte que, je peux être tout seul contre tous.

Ainsi, quand la confiance en l'autre semble rompue, c'est peut-être l'indice que l'un des participants au projet a eu le sentiment, à tort ou à raison, de perdre sa propre voix.

Parce que le malade est malade, il peut avoir pensé ne plus être légitime pour parler, pour donner son avis. La dépendance aux compétences du médecin peuvent étouffer la voix du malade : « Docteur, c'est vous qui savez. »

Dans la réalisation d'un projet, il est donc crucial de maintenir les capacités de chacun à faire entendre sa voix.

La vraie confiance est donc un mouvement perpétuel entre ma capacité à faire entendre ma voix, c'est-à-dire, à penser la confiance que j'accorde à autrui, et la confiance que je donne à autrui. L'un ne va pas sans l'autre.

Parce que faire confiance est un risque, je dois, pour prendre ce risque, avoir confiance en moi-même pour choisir autrui digne de ma confiance. Et cette confiance en soi se reconnaît quand ma personne pense et parle à la première personne.

« Vous trouverez toujours des gens pour penser qu'ils savent ce qu'est votre devoir, écrit Emerson, mieux que vous ne le savez vous-mêmes. »